

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 375. VOL. XV. — SAMEDI 4 MAI 1850.  
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Chemin de fer atmosphérique à travers les Alpes. — A travers les brochures politiques. Courrier de Paris. — Le château d'Eisenach. — Les noces de Luigi (suite). — Chronique musicale. — Fête de l'anniversaire de la proclamation de la République. — Les ragobonds anglais. — Revue des arts. — Revue littéraire. — Bibliographie. — Longue vue cornet ou télescope de M. Porro. Gravures : Portrait de M. A. Leclerc. — Mariage de l'archiduchesse Isabelle de Toscane avec le prince Trapani de Naples. — W. Wordsworth. — Le château d'Eisenach. — Fête de la proclamation de la République : Aspect général pendant le jour; L'obélisque le soir; Arcs-de-triomphe illuminés au gaz. — Tableau d'Hoëbéma. — Bas-relief de l'école communale du 11<sup>e</sup> arrondissement. — Caricatures par Stop, 9 gravures. — Longue-vue-cornet, 7 gravures. — Rébus.

### Histoire de la semaine.

On a tressé à M. Leclerc, pendant quinze jours, une couronne avec des fleurs suspectes, des fleurs de papier, dont l'odeur factice a dû le suffoquer plus d'une fois. Nous portons au compte de son dévouement à l'ordre tout ce que ses sentiments de père de famille, sa probité incontestée, son goût simple et droit, ont dû souffrir sur ce calvaire où l'avait porté l'acclamation universelle de la *Gazette de France*, par la plume catholique d'un Israélite. Ce rapprochement, que nous n'avons pas cherché, renferme toute l'histoire de cette candidature et résume la pureté des motifs qui ont poussé à la soutenir toutes les nuances du parti anti-constitutionnel. Toutes les nuances ! Ce mot exprime ce qu'il y a de grave dans l'élection du 28 avril. Lors de l'élection du 10 mars, on avait un argument en réserve : les légitimistes, disait-on, n'ayant pas eu leur part dans les noms proposés par l'*Union électorale* au choix des électeurs, se sont abstenus et ont donné la victoire aux démodés. Cette fois, c'est la *Gazette de France* qui a inventé le candidat. On applaudit à son invention sur toute la ligne, depuis l'*Assemblée nationale* et la *Patrie* jusqu'au *Journal des Débats* et à l'*Ordre*; les épiléptiques et les poussifs, les enfants terribles et les tacticiens, les dix-sept journaux enfin qui parlent pour le parti modéré, y compris le *Napoléon* : et cependant vous savez le résultat.

Il y avait de quoi se troubler, en effet, si l'on n'écoutait que les cris de colère des républicains ; mais ces cris, comme leurs menaces, ont perdu toute puissance depuis les jours qui ont suivi le 10 mars. L'agitation n'est vraiment que dans les journaux. On avait annoncé que Paris allait être désert ; les riches partis, les boutiques allaient se fermer : tous les malheurs des villes maudites. Si on interroge la statistique municipale, on découvre qu'il n'y eut jamais plus grande affluence de voyageurs et d'étrangers à Paris. C'est à peine si on trouve à se loger dans les hôtels. Il n'y a

que la Bourse et le jeu sur les fonds publics qui témoignent de la peur communiquée par ce tapage ; c'est qu'il n'y a rien non plus d'aussi sensible que cette matière aléatoire. — Le moindre vent qui d'aventure... et les forts le savent bien : ils spéculent à la baisse la veille de l'événement, et retournent la position le surlendemain.

Au fond, qu'est-ce que le résultat de l'élection ? Beaucoup de bruit pour rien. Voilà M. Sue nommé ; est-ce le socialisme qui triomphe ? D'abord M. Sue, comme M. de Flotte, a été obligé de mettre son drapeau dans sa poche et de n'en laisser, dans ses déclarations, passer qu'un bout qui ne peut faire peur à personne ; car ce qu'il annonce comme le symbole de ce qu'il représente, c'est le progrès, c'est la loi qui règne dans le monde depuis l'origine des sociétés ; et

quand même il aurait prétendu à autre chose, au nom d'une doctrine socialiste quelconque, quand même il eût été nommé, ce que nous ne croyons pas, sous un drapeau flottant au souffle d'une inspiration anarchique, y aurait-il de quoi s'effrayer ? Nous ne parlons pas de la France entière, protestant au nom de ses sentiments et de ses intérêts ; nous restons à Paris pour faire le compte d'une élection ainsi remportée. Ou est la majorité ? Tous les électeurs qui ont voté pour M. Leclerc, tous ceux qui se sont abstenus, cinquante mille républicains non socialistes qui ont adhéré par des motifs de constance à la candidature de M. Sue, voilà ce qui proteste à Paris contre l'avènement du socialisme révolutionnaire. Ce décompte que nous faisons pour l'élection du candidat démocratique, nous l'eussions fait également, en retournant la proposition, contre le parti que les courcours d'aventure auraient pu vouloir tirer du triomphe de M. Leclerc ; nous eussions opposé à ces fous tous les électeurs qui ont nommé M. Sue, tous ceux qui se sont abstenus, et ceux qui croient que le mouvement démocratique commande de rétablir l'équilibre en pesant dans le plateau opposé.

A qui donc appartient la majorité à Paris ? A l'opinion modérée, à l'opinion qui veut vivre en travaillant et qui ne compte sur l'Etat ni pour l'exploiter dans sa munificence, ni pour le ruiner dans sa charité ; à l'opinion qui ne veut de socialisme dans l'Etat à aucun titre et pour aucune destination privilégiée ; à l'opinion qui commence à reconnaître qu'il y a des hommes puissants comme des idées impossibles. Cette opinion n'est pas encore représentée dans un parti, mais nous avons annoncé depuis longtemps son avènement ; nous publierions bientôt son adresse entre la *rue Bergère* et la *rue de Charonne*.

L'Assemblée nationale a terminé dans les séances du 26 et du 27 avril l'examen du budget de l'agriculture et du commerce. Le chapitre des haras a donné lieu à une discussion intéressante entre les représentants qui veulent s'en remettre à l'intérêt privé du soin d'améliorer nos races de chevaux, et ceux qui pensent que notre agriculture, la remonte de notre cavalerie ont besoin des établissements de l'Etat pour ne pas laisser dégénérer les espèces propres à ces emplois précieusement. M. de Laussat proposait une réduction considérable sur ce crédit, il a rencontré des adversaires habiles et compétents, parmi lesquels il faut citer M. d'Alvincourt et M. Bocher, qui ont fait décider la question d'une manière conforme aux propositions de la commission et du ministre à une grande majorité. M. Richard (du Cantal), l'ennemi oé du turf et de l'hippodrome, demandait sur le



A. Leclerc.





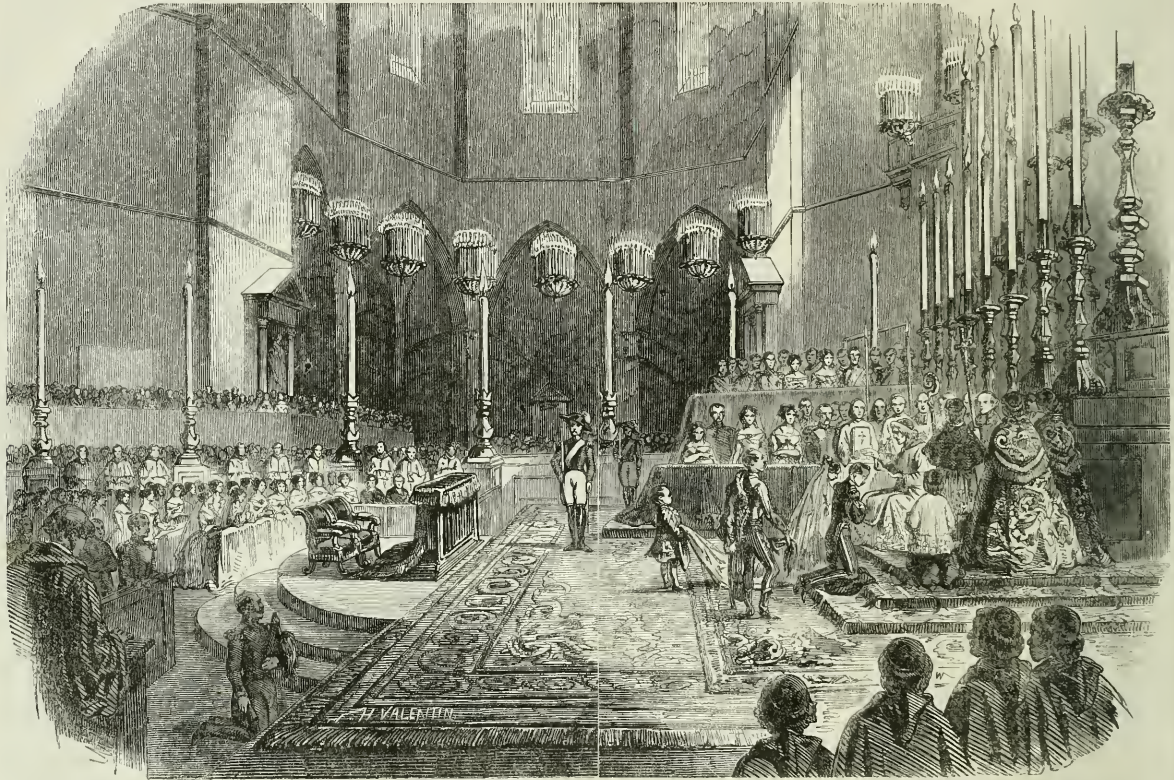
que par l'harmonie, et qui pourrait l'entretenir parmi les hommes, si ce n'est la beauté. On a émancipé les nègres, et nous sommes encore esclaves. Un rustré vote, un ignorant vote, un bossu vote, et nous ne voterions pas! c'est de la tyrannie. — Allons, mesdames, soyez électrices, et même devenez candidates. — Pourquoi pas, messieurs? est-ce que dans leurs circulaires, ceux d'entre vous qui sollicitent les suffrages de leurs concitoyens ne disent pas perpétuellement: J'ai fait mes petites affaires, je saurai bien faire vos grandes? Le mandat de représentant est-il autre chose qu'un brevet de capacité domestique? Beaucoup d'entre nous ne dirigent-elles pas les affaires commerciales de leurs maris? La femme n'est-elle pas l'œil de la maison? Si vos plus célèbres Noma parlementaires étaient sincères, ils vous avoueraient que leurs meilleures inspirations viennent d'une Égérie quelconque. — Puisque vous avez l'influence, que pouvez-vous réclamer encore? — La responsabilité.

Quand les femmes réclament des droits politiques, de quoi s'avisent-elles? je vous le demande. Est-ce que partout aujourd'hui la politique n'a pas une femme pour expression? Ils ne sont plus ces temps où l'on disait: La politique de Richelieu, la politique d'Alberoni, la politique de Pitt, la politique de Napoléon. Maintenant, c'est la politique de la reine, la politique d'Isabelle ou de Victoria,

et la politique de madame *trois étoiles*. Cherchez la main souveraine en Angleterre, en Espagne, en Allemagne et ailleurs, vous trouverez les quatre doigts et le pouce féminins. On ne marie plus les princesses, ce sont les princes qu'on donne aux princesses. Dans la charte conjugale de ces maisons souveraines, c'est le mari qui doit obéissance à sa femme. En ce moment on signale une foule de Jansons princiers en tournée matrimoniale; mais combien n'enlèveront pas la toison d'or! On dit qu'un de ces Argonautes, recherchant la main d'une infante, il lui fit répondre par la demande de son propre portrait au daguerrotype. Procédé peu flatteur (j'entends le procédé artistique), et, prétendant ou prétendu, on n'est pas fâché d'être flatté... par son portrait. L'union est formelle, comment faire? On comprend que, si le portrait est trop bien réussi, ce sera un mariage manqué. A ce sujet, voici un souvenir intime du temps de l'Empire oublié par M. Marco de Saint-Illaire. Lorsque Napoléon se détermina à demander la main de Marie-Louise, il chargea Denon de faire exécuter le portrait qu'il destinait à la future impératrice, et aussitôt le bonhomme, un peu courtisan, lui apporta une miniature qui voulait être flatteuse et qui n'était que ridicule. C'était un Napoléon rose, peint sur émail, avec la bouche en cœur et l'œil noyé comme celui d'un tourtereau. Le portrait roucou-

lait, aussi le conquérant furieux brisa-t-il cette indigne caricature de son magnifique visage.

Les princesses échangent leurs portraits; l'illustration fait mieux, c'est leur mariage même qu'elle célèbre: témoin ce beau dessin qui reproduit la cérémonie nuptiale de l'archiduchesse Isabelle de Toscane avec le prince Trapani, frère du roi de Naples. La reproduction est assez exacte pour nous dispenser de tout détail descriptif. Notre feuille, assurément inoffensive, est, dit-on, censurée dans les Etats de Sa Majesté napolitaine; en Toscane, au contraire, — autre renseignement d'un intérêt public. — les livres français circulent en pleine liberté, et (jusqu'à la révolution de février du moins) le grand-duc a favorisé cette circulation de tout son pouvoir. Il nous souvient qu'en traversant autrefois le *Ponte Vecchio* nous fûmes arrêtés par des rassemblements de curieux autour d'un numéro de l'illustration, journal universel. Grâce au panorama complet de nos boulevards parisiens, publié dans ce recueil, nous gagnâmes le *Duomo*, en suivant la ligne de la Madeleine jusqu'à la Bastille. Notre illusion de la patrie était partagée par ces bonnes gens. *Ecce mi in Parigi*, disaient-ils avec ivresse, sur l'air de la cavatine de *Sémiramide*, et ils en oubliaient leur fête de la *Saint-Jean*. Depuis et avant le mariage du grand et puissant prince Ferdinand de Médicis avec Yolande



Cérémonie du mariage de l'archiduchesse Isabelle de Toscane avec le prince Trapani de Naples, célébré le 16 avril 1850 dans le Duomo à Florence, d'après un dessin envoyé par M. Levasseur.

de Bavière, la chronique du *Duomo* est riche d'unions mémorables qui ne vous apprendraient rien. Devant le monument, il est difficile de penser à autre chose qu'au monument lui-même. On sait qu'il ne fut jamais terminé et qu'il usa le génie d'une douzaine d'architectes. Brunelleschi en tête, dont le tombeau figure ici à côté du portrait de Dante. « La cité qui vous donna le jour vous a mis dans ce tombeau radieux. » C'est dans ce chœur et devant cet autel où s'agenouilla la piété du couple royal que Julien de Médicis fut assassiné par son cousin Lorenzo, lors de la conjuration des Pazzi. La plus belle histoire a toujours sa tache de sang. En sortant de Sainte-Marie-des-Flours (c'est l'autre nom du *dôme*), nous arrivons à nos théâtres de vaudeville. L'exactitude, qui est la politesse des *courriers*, nous y oblige.

A la fin du dernier siècle vivait à Milan — c'est M. Scribe qui nous l'assure — un vilain homme, tout à fait digne de son nom, Mortadella; il était vieux, laid, bête et féroce comme sa profession de dentiste. Tout à coup, ce Croquemitaine apprend que sa jeune servante est devenue une riche héritière, et il veut l'épouser. Mais le cœur de la pauvre Loïsa a été pris par un jeune Français, Astyanax Robichon, grand prix de Rome, section musicale, s'introduit sous un faux nom chez le Baribole, et il donne des leçons de musique à Rusino sur la guitare d'Almaviva. Ainsi encore Abeillard chantait aux genoux d'Héloïse, lorsque le farouche

Fulbert le surprit. O vengeance! ô pauvre Astyanax! il t'en coûtera deux moïares; Mortadella la déclaré. C'est décidément un bonhomme en comparaison de l'horrible chanoine. Mais un canard de la *Gazette de Milan* aggrave l'aventure; jamais la vérité ne fut plus mutilée. La renommée publie partout les bruits les plus flatteurs pour la voix d'Astyanax; dans les couvents, on se le dispute pour le service de la chapelle; les nonnains s'approchent de sa personne et le dévisagent avec curiosité; les femmes lui sourient d'un air de dédain; les maris jaloux ne sont plus jaloux. Au bout du compte, Abeillard épouse Héloïse, et, pour cette fois, de la calomnie il ne restera rien du tout. Ah! monsieur Scribe, que vous êtes habile, et comme cette habileté vous rend confiant et même aventureux! *Les Malheurs d'un amant heureux*, la *Chatte métamorphosée en femme*, *Chut!* et vous autres petites gaillardises, qu'étaient-elles auprès de ce faux Abeillard? Il est douteux que le père en autorise la représentation pour ses enfants, et que le mari y conduise sa jeune femme. M. Scribe, appelé dernièrement devant la commission des théâtres, y ajouta le gouvernement de s'armer des ciseaux de la censure pour châtrer les pièces trop vives; à côté du conseil, il a placé un autre exemple. Oui, la pièce est jolie, et plaisait à Dieu qu'on la trouve imitable. Elle est jouée avec un verve qui soulève les passages scabreux. Gouffroy et Landrol y mettent de la bouffonnerie; mademoiselle Marthe y met toutes

sortes d'espiègleries, et mademoiselle Wolf, la transfuge de l'Opéra-Comique, beaucoup de bonne volonté et un peu trop de vocalises.

Une inférence plus excusable, mais beaucoup moins spirituelle, c'est la parodie de *Toussaint Louverture* (Montanier). Ravel est drôle, Grassot burlesque, Alcide Tousez tres-amusant; d'où vient que la pièce ne l'est guère? Le public s'est fâché sérieusement de voir tant de poésie tournée en trivialités. Une scène a paru plaisante, elle est venue trop tard.

Au théâtre, encore plus qu'ailleurs, il s'agit d'arriver à propos. Que penser et surtout que dire aujourd'hui du *Vautrin* de M. de Balzac, qui ressuscite au bout de dix ans? Le temps a effacé les personnalités de la pièce, et ces personnalités l'eussent fait vivre peut-être lorsque le doigt du pouvoir la décapita. *Vautrin* n'est plus une satire, c'est un drame; j'ai presque dit un mélodrame dans toute la force et la faiblesse du terme. Ce Figaro du bague, imitateur de Robert Macaire pour le cynisme, est au moment de se réhabiliter par une bonne action. Il a élevé un orphelin avec la sollicitude d'un Vincent de Paul. Le génie du mal s'est fait le protecteur de l'innocence, dans une intention mystérieuse que le spectateur ne se soucie pas d'approfondir. Il faut que le drame l'intéresse, puisqu'au bout du compte *Vautrin* est renvoyé abous. Beaumarchais a fait la *Mère coupable*, et M. de Balzac le *Père coupable*: tel est le vérita-

le titre de la pièce, si l'on veut réduire Vautrin aux proportions de Figaro. Otez cette figure bizarre, le drame est vulgaire, mais la curiosité s'y attache; l'auteur y a jeté d'ailleurs des trésors d'analyse et ces mots incisés qui valent des situations et qui en tiennent lieu. M. Raucourt, comédien spirituel et intelligent, se met à l'aise dans le rôle créé par Frédéric Lemaître. On croit voir un singe se livrant à des gambades dans la cage d'un lion.

Il est trop juste de supprimer le restant de nos nouvelles en présence du portrait ci-joint. C'est le portrait de Wordsworth, l'un des poètes de la pléiade Lakiste, mort récemment en Angleterre dans un âge avancé. Dans la bataille quotidienne des intérêts positifs et matériels, les Anglais se gardent bien d'oublier leurs poètes, ils attachent pour eux le respect des peuples civilisés, et ils ont une manière originale de les honorer, c'est d'acheter leurs œuvres. A l'égard de Wordsworth, le détail semblera peut-être piquant; si l'on songe que de tous leurs poètes contemporains c'est celui que les Anglais lisent le moins. Ses ouvrages, mélange d'idées abstraites et de peintures d'une vérité un peu vulgaire, n'ont jamais plu à l'aristocratie dont il ne parle pas la langue favorite, et les autres classes l'ont toujours médiocrement compris. Il n'eût guère pour lecteurs que des initiés. Sauf quelques exceptions magnifiques, telle est peut-être la destinée des poètes dans tous les pays. Leurs noms, répétés par le petit nombre en connaissance de cause, sont acceptés de confiance par la foule qui les lit peu ou point. La poésie, encore plus que la musique, est du dilettantisme. « Il me suffit, disait Milton, de peu de lecteurs, mais qu'ils soient dignes de m'entendre. » Cette traduction libre et assez orgueilleuse de l'odi profanum vulgus semble avoir été l'évanouissement de Wordsworth. Ses opinions bizarres et exaltées l'ont fait comparer à Jean-Jacques, un Jean-Jacques en vers. Ses premiers essais, *Ballades lyriques*, lui donnèrent une réputation équivoque, presque un ridicule. On veut qu'irrité des sévérités de la critique et dans la conscience de son génie, il ait exagéré ses défauts par bravade. Ce visage puritain, cet extérieur grave et recueilli cachaient une âme profondément révolutionnaire. Adorateur fanatique de la nature, il ferma de toute la haine qu'il nourrissait contre la société, ou plutôt contre l'état social. Il se plaît à embellir des pei-

tesses et à chercher la grandeur dans les choses les plus communes. C'est un talent antique et un caractère essentiellement moderne. Sa poésie est pleine d'élevation et de grâce dans sa rusticité. On assure qu'une ambition déçagée

fut sa seconde muse; Wordsworth Français eût été le poète du socialisme. Son aversion pour le monde et son horreur du lieu commun littéraire lui firent chercher et trouver dans la solitude les jouissances de la pensée et les véritables joies de l'art.

Toutes ses journées, a-t-on dit sur sa tombe, se sont écoulées au milieu des scènes qu'il a décrites; ses sentiments se sont associés, par un lien secret et indissoluble, à ces accidents peu importants de la nature, à ces événements communs et champêtres qui semblent indignes de notre attention. C'étaient là ses amis, ses conseillers, ses favoris et presque son seul livre. Il leur a consacré son âme et sa vie, et il leur devra sa gloire.

A propos d'un dessin que vous trouverez à la suite de ce courrier, permettez-nous quelques lignes d'hommage à une noble infortunée si noblement supportée. Jeudi dernier, madame la duchesse d'Orléans, allant d'Eisenach à Claremont, s'est arrêtée à Malines. La princesse n'a pas quitté le deuil; robe et voilette noires, chapeau de crêpe gris; elle est descendue ainsi, donnant la main à ses deux enfants, en deuil comme elle, jusqu'à la gare, où la reine des Belges l'attendait. L'entrevue des deux belles-sœurs a été touchante, ajoute le journal auquel nous empruntons ces détails; et puisque aussi bien nous avons fait un premier pas dans le chemin des citations, terminons par une dernière, c'est le salut adressé, dans des temps meilleurs, à l'auguste princesse par une femme de beaucoup d'esprit: « Oui, madame, vous êtes une femme courageuse: car vous venez parmi nous chercher le désenchantement de toutes vos idées et le dément de votre éducation: vous croyez à ce qui est saint, noble et grand, et chez nous il n'y a plus de croyances; vous, jeune fille romanesque, vous croyez encore à la dignité de la femme, et chez nous elle n'a plus de prestige; sa faiblesse n'est plus une religion. Vous enfin, élève de Goëthe, vous que le grand poète a bénie, et à qui l'Homère germain a prédit une brillante destinée, vous croyez encore à la poésie, et il n'y a plus de poésie! Vous allez trouver partout le prosaïsme couronné. Hélas! hélas! plus que jamais il faut dire adieu à tous vos rêves de grandeur et d'avenir! »



W. Wordsworth, mort le 23 avril 1850 à Rydal-Mount dans le Westmoreland.

Pl. B.

**Le Château d'Eisenach, résidence de madame la duchesse d'Orléans.**

Le vaste réseau de chemin de fer qui doit unir et rapprocher les diverses parties de l'Europe, ce rêve d'il y a vingt ans, sera bientôt une réalité. Encore un effort, Vienne et Berlin, ces grands centres de l'Allemagne, seront à nos portes; un peu de persévérance, et nous atteindrons Munich, Dresde, Francfort, Weimar, toutes les capitales des États secondaires du Nord.

Ce résultat étonne bien qu'il ait été prévu, et nous y serons habitués, pour ainsi dire, avant d'y croire.

Le temps, ce capital négligé jadis, a pris aujourd'hui une si grande importance, que la locomotive elle-même répond

à peine à notre ardeur; il faudrait l'élan et les ailes de la pensée, à cet hippogriffe d'acier qui irrite nos nerfs de ses cris sauvages et nous suffoque de son haleine brûlante.

Nos pères voyageaient à leurs heures; ils savaient que cet événement, qui marquait dans leur existence, ne pouvait se faire rapidement, ils en prenaient leur parti; le voyage jetait un peu de poésie sur le calme habituel d'une vie sereine et ordonnée. Aujourd'hui la proposition est renversée; le voyage se fait en prose, et c'est dans la vie ordinaire que règnent l'agitation et l'imprévu; aussitôt que le père de famille s'absente de chez lui, il doit promener son esprit,

comme l'ancien sage dont parle Scapin, sur tous les fâcheux accidents qu'il peut rencontrer au retour: se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée, et, ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à sa bonne fortune.

Chacune de ces choses est possible dans la tourmente révolutionnaire où nous vivons; toutes même pourraient arriver, ce qui explique pourquoi l'on est à peine parti que l'on ressent les frissons de la fièvre du retour.

L'homme qui éprouve un indispensable besoin de repos, doit suivre la ligne de fer qui unit la France à la Belgique



Le château d'Eisenach, résidence de madame la duchesse d'Orléans.





## FÊTE

## DE L'ANNIVERSAIRE DE LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE.

DEUXIÈME ANNIVERSAIRE.

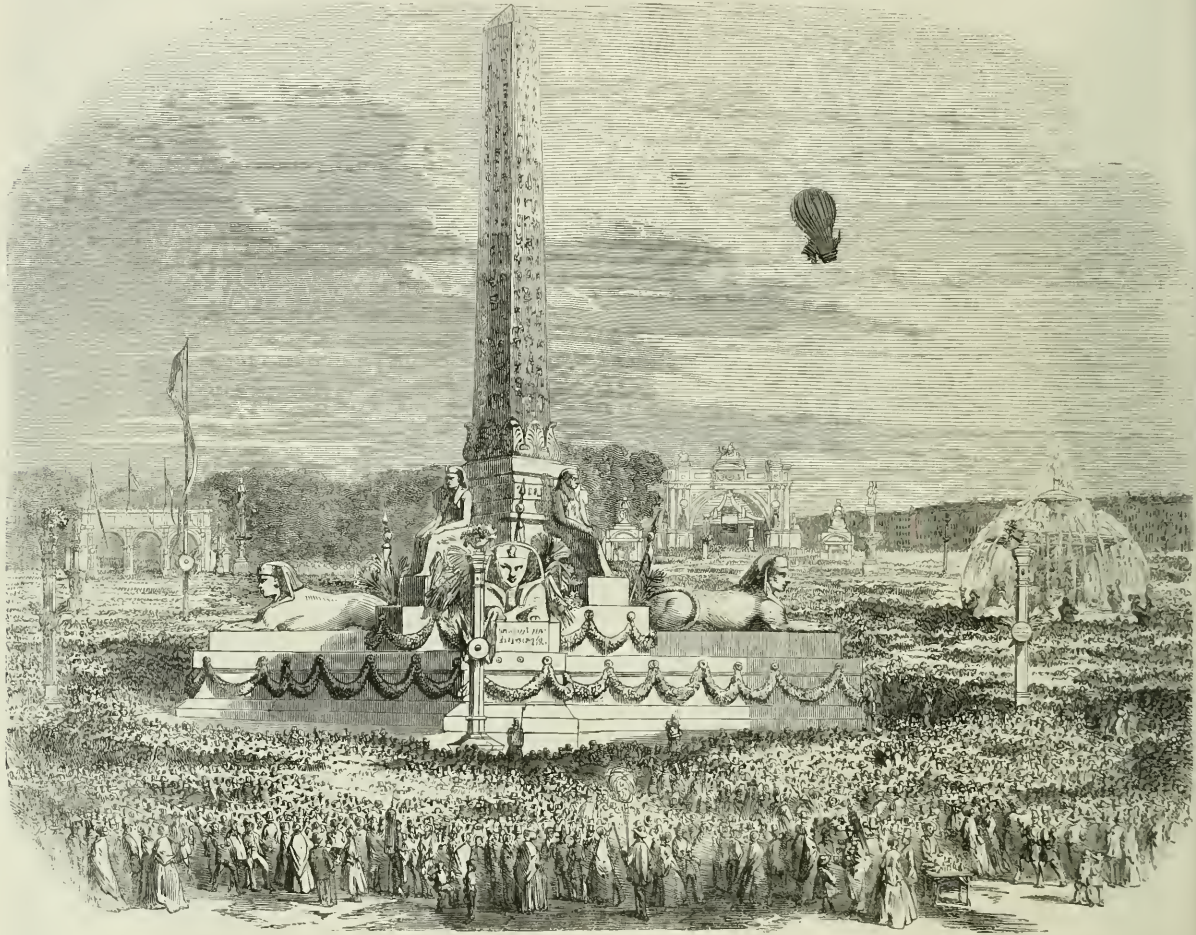
La rapidité avec laquelle s'exécutent les travaux des fêtes publiques a quelque chose de merveilleux. A peine voyait-on, mardi, quelques ouvriers sur la place de la Concorde en train d'élever autour de l'Obélisque les charpentes officielles. La loi qui ouvre un crédit pour la célébration de cet anniversaire a été votée le 23 avril, et on ne peut pas supposer que les ordonnateurs de la fête se fussent mis à l'œuvre auparavant, même au risque de faire en pure perte les dessins d'après lesquels le plan général se réalise.

Nous donnons le texte de cette loi, qui n'a été promulguée que le 30 avril, c'est-à-dire quatre jours avant le 4 mai : « Art. 1<sup>er</sup>. Il est ouvert au ministère de l'intérieur, sur l'exercice 1850, un crédit extraordinaire de 200,000 fr. pour la célébration du deuxième anniversaire de la proclamation de la République française par l'Assemblée nationale,

qui aura lieu le 4 mai. » Ajoutons comme détail historique que ces 200,000 fr. auraient pu être épargnés d'autant mieux que nous ne sommes guère en humeur de nous amuser à voir des banderoles et des feux d'artifice. La population, qui jouit le plus de ces spectacles, en aurait fait la remise d'autant plus volontiers qu'elle ne croit pas à la spontanéité gracieuse de la munificence parlementaire; d'autant plus d'ailleurs que tout le monde a le sentiment d'un emploi plus utile à faire de la somme qui va être dépensée samedi soir. Aussi la loi n'a-t-elle pas été présentée sans hésitation de la part du gouvernement, ni acceptée sans protestation du côté des opinions rancunières qui couvent parmi la majorité de l'Assemblée, et qui jettent par intervalles des leurs limités, mais assez vives pour attester l'ardeur dévorante du foyer intérieur. Diverses propositions avaient donc été faites, les unes pour supprimer la dépense, les autres

pour lui assigner un emploi charitable ou productif. La raison d'Etat, cette raison qui a fait faire plus de sottises que le sens commun n'a pu en conjurer; la raison d'Etat, qui obéit à toutes sortes de conseils de la routine, de la peur, qui ne craint pas d'être hypocrite quand elle n'ose pas être brutale, cette raison a décidé que l'anniversaire serait célébré au prix de 200,000 fr. Occupons-nous donc de son programme et donnons une idée de son appareil.

A l'imitation de ce progressiste hyperbolique qui prévoyait le jour où les chemins de fer attendraient un tel degré de rapidité que le voyageur arriverait la veille de son départ, nous offrons par anticipation les dessins de la fête qui, au moment même de la distribution de notre journal, se célèbre sur la place de la Concorde, pour la commémoration du deuxième anniversaire de la proclamation de la République française.



Décoration exécutée sur la place de la Concorde pour la fête du 4 mai par M. Charpentier, architecte. — Aspect général pendant le jour.

Jusqu'à présent, l'illustration avait été assez heureusement servie par ses correspondants universels pour que la publication de ses articles suivit immédiatement les événements les plus remarquables de chaque semaine; aujourd'hui, grâce aux communications officieuses qui lui ont été faites par les ordonnateurs mêmes de la fête du 4 mai, elle se trouve en mesure de donner, par avance, de cette solennité une description pittoresque et détaillée, qui, pour les lecteurs éloignés de Paris, sera un compte-rendu, et, pour les lecteurs de Paris, un programme aussi exacts tous deux que s'ils avaient été puisés dans les communications officiellement fournies à la presse quotidienne par l'administration municipale.

Oubliant que l'ordonnance des fêtes publiques était autrefois confiée à des artistes d'une si haute valeur, que Rubens lui-même n'a pas dédaigné de composer, à plusieurs reprises, pour les réjouissances nationales de son pays, des dessins dont la conception fougueuse, grandiose et originale, est

une des curiosités les plus intéressantes de l'œuvre de ce maître au musée d'Anvers, l'édilité française croyait depuis longues années avoir suffisamment pourvu aux plaisirs publics lorsqu'elle avait fait dresser un certain nombre d'ifs, allumer une quantité plus ou moins considérable de lampions ou de verres de couleur, et enfin élever des mâts de cocagne et des orchestres de danse.

Le gouvernement provisoire, peu créateur de sa nature et suivant aveuglément l'ornière tracée par l'ancienne République française, avait eu le tort de charger du programme de ses fêtes quelques artistes trop imbus des opinions politiques de David pour ne pas sacrifier leur goût personnel à la tradition décorative de ce maître, tradition qui nous a valu ces chars de l'agriculture, ces trophées des corps de métiers et ces processions de jeunes vierges voilées comme des vestales romaines, réminiscences peu heureuses de la fête de l'Élu-Suprême.

L'autorité actuelle, en s'adressant à des talents plus jeunes,

plus indépendants et plus hardis, et en laissant à leur imagination une latitude plus grande, parait vouloir aujourd'hui apporter de tardives, mais utiles modifications à ses habitudes routinières.

Les dessins que nous avons sous les yeux offrent, en effet, outre le mérite d'une adroite et vigoureuse exécution, le développement d'une idée largement conçue par l'habile architecte auquel avait été demandé un programme de la fête qu'il a entrepris de consacrer à toutes les gloires de la France.

Prenant pour point central de sa composition l'obélisque rapporté de Luxor, M. Charpentier en a entouré et recouvert la base et la grille si mesquines, d'une décoration formée de cariatides et de sphinx en harmonie de style et de couleur avec l'immense monolithe égyptien; c'est la portion de sa décoration consacrée à la gloire militaire; placées en exergue sur le socle du monument, au bas des cariatides et des sphinx, diverses inscriptions appellent :  
L'armée d'Égypte et Bonaparte, son général en chef;



Les batailles des Pyramides, d'Aboukir, du mont Thabor et d'Héliopolis ;

Les braves généraux qui s'y sont distingués : Desaix, Kléber, Andréossi, Murat, Lannes, Belliard, Caffarelli, Berthier, Vaulbois ;

Les amiraux Gantheaume, Regnier, Dugua ;

Enfin les membres de la commission scientifique, qui comptait dans son sein Monge, Barthollet, Costaz, Larrey, Desgenettes, Dubois, Dolomieu, Denon, Redouté, Fourier, Conté, Savigny, Iluget, etc.

Pour compléter cette glorieuse nomenclature, quatre pylônes, placés à chaque angle du monument égyptien, laissent lire sur les larges boucliers dont ils sont décorés les noms des grandes campagnes qui ont illustré plus tard les armées françaises en Italie, en Prusse, en Autriche et en Afrique :

A l'armée d'Italie, les victoires d'Arcole, de Rivoli et de Marengo ;

A l'armée du Rhin, les victoires de Jemmapes, d'Hohenlinden et de Zurich ;

A la grande armée, les souvenirs d'Austerlitz, d'Éna et de Wagram ;

Et enfin à notre jeune armée d'Afrique, les brillants succès obtenus à Alger, à Constantine et à Isly.

Quatre arcs de triomphe décorés de flammes, de drapeaux, de bannières et de guirlandes de feuillage, et élevés à l'extrémité de chacun des quatre ponts qui traversent les fossés servant d'enceinte à la place, sont consacrés aux beaux-arts, aux sciences et lettres, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, personnifiés par des figures emblématiques ; des statues, des médaillons et des cartouches rappellent les traits et les noms des hommes les plus remarquables dans chacune de ces diverses branches des connaissances humaines.

Ces arcs de triomphe sont reliés entre eux par une ceinture formée :

Des douze colonnes rostrales-lampadaires dont les anciens attributs sont adroitement dissimulés par des groupes de

jeunes enfants soutenant de riches corbeilles de fleurs, du milieu desquelles s'élancent les fûts cannelés des colonnes, surmontés de statues représentant l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, la Musique, la Poésie, la Science, la Justice, la Guerre, la Marine, l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie ;

De mâts vénitiens ornés de flammes, de drapeaux tricolores et de boucliers, sur lesquels sont inscrits les noms des grands bienfaiteurs de l'humanité ;

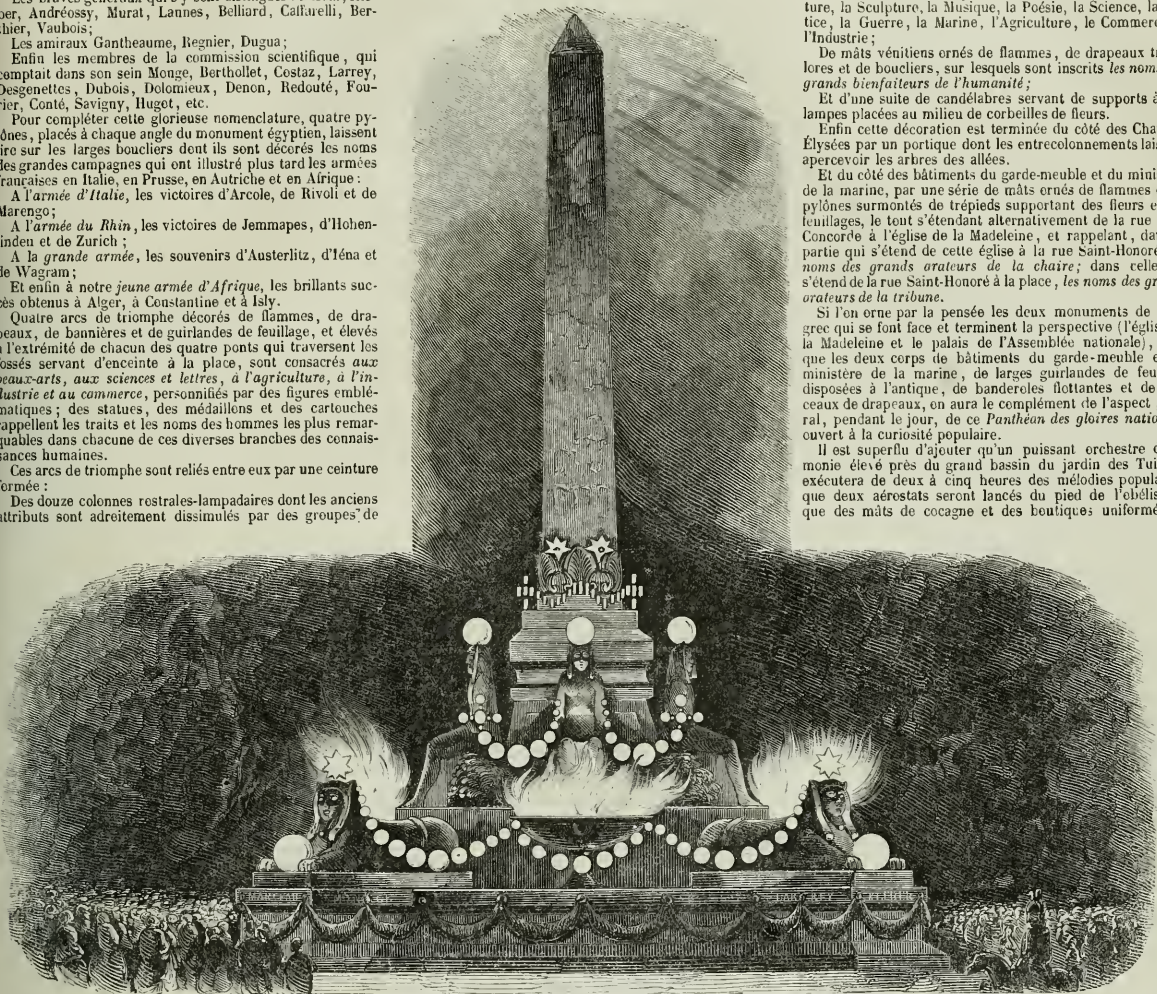
Et d'une suite de candélabres servant de supports à des lampes placées au milieu de corbeilles de fleurs.

Enfin cette décoration est terminée du côté des Champs-Élysées par un portique dont les entrecolonnements laissent apercevoir les arbres des allées.

Et du côté des bâtiments du garde-meuble et du ministère de la marine, par une série de mâts ornés de flammes et de pylônes surmontés de trépieds supportant des fleurs et des feuillages, le tout s'étendant alternativement de la rue de la Concorde à l'église de la Madeleine, et rappelant, dans la partie qui s'étend de cette église à la rue Saint-Honoré, les noms des grands orateurs de la chaire ; dans celle qui s'étend de la rue Saint-Honoré à la place, les noms des grands orateurs de la tribune.

Si l'on orne par la pensée les deux monuments de style grec qui se font face et terminent la perspective (l'église de la Madeleine et le palais de l'Assemblée nationale), ainsi que les deux corps de bâtiments du garde-meuble et du ministère de la marine, de larges guirlandes de feuillage disposées à l'antique, de banderoles flottantes et de faisceaux de drapeaux, on aura le complément de l'aspect général, pendant le jour, de ce Panthéon des gloires nationales ouvert à la curiosité populaire.

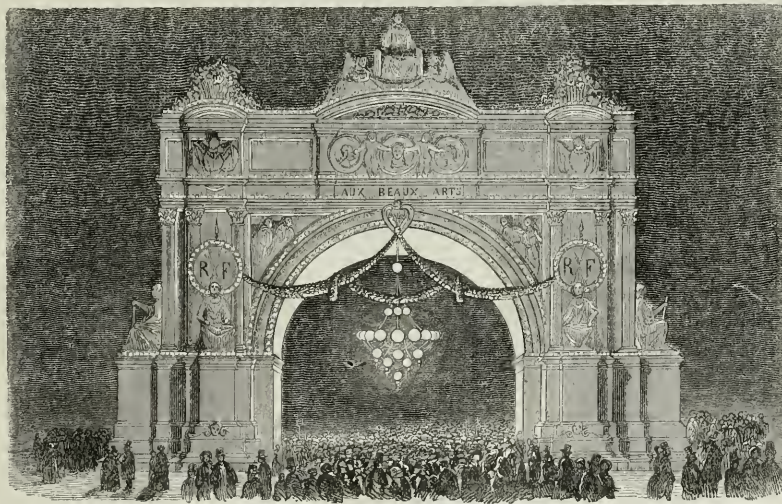
Il est superflu d'ajouter qu'un puissant orchestre d'harmonie élevé près du grand bassin du jardin des Tuileries exécutera de deux à cinq heures des mélodies populaires ; que deux aérostats seront lancés du pied de l'Obélisque ; que des mâts de cocagne et des boutiques uniformément



L'Obélisque de Luxor le soir. — Illumination en perles et fleurs lumineuses, par M. Godillot.

décorées garniront les Champs-Élysées jusqu'au Rond-Point ; qu'une illumination toute nouvelle en pots à feu, feux de gaz, étoiles, perles et fleurs lumineuses, sortie des ateliers du Bazar de Voyage, donnera, le soir, un aspect tout féerique aux diverses portions de cette immense décoration, ainsi qu'aux fontaines de la place et aux contre-allées des Champs-Élysées ; et enfin que trois brillants feux d'artifices tirés simultanément, à la barrière de l'Étoile, à la barrière du Trône et sur la place de l'Observatoire, termineront les plaisirs de cette fête, religieusement commencée par un *Te Deum* chanté dans l'église de Notre-Dame, en présence du président de la République et de toutes les autorités constituées.

Et, comme demain les décorations de cette fête auront vécu ce que vivent les décorations, hâtons-nous de rendre la justice due à toute cette pléiade d'artistes et d'entrepreneurs qui dépensent gaie-



Arçs-de-triomphe décorant les quatre angles de la place. — Décoration lumineuse au gaz.

ment, à créer et à orner ces constructions éphémères, une somme d'activité et de talent qui suffirait à les rendre durables.

Citons :

D'abord MM. Manguin, Viel, Siever et Vétel, les jeunes et intelligents aides-de-camp de M. Charpentier, architecte ;

MM. Pollet et Groaters, sculpteurs des cariatides et des sphinx de l'Obélisque, et M. Bouillé, qui en a peint la décoration ;

MM. Diebolt, Chambard et Petit, qui ont modelé les statues des colonnes rostrales ;

MM. Séchan, Despléchin, Cambon, Naulau et Rubé, peintres décorateurs des arcs de triomphe ;

M. Gruchet, mouleur de tous les ornements ;

M. Bellu, l'infatigable charpentier ;

Et enfin M. Godillot, qui n'est pas seulement un illuminateur ingénieux, mais chez lequel se trouve l'étoffe d'un industriel habile et d'un audacieux entrepreneur.

G. F.





le fameux *el medico*. On sera curieux de se replacer vis-à-vis de ces souvenirs, et de juger, à trente ans de distance, comment le goût se modifie avec les années dans certaines parties de l'art aussi bien que dans la mode. Le général Lejeune a ouvert un des premiers cette carrière de la peinture militaire, qui a eu la bonne fortune de rester si longtemps populaire, bonne fortune si rare dans notre pays. C'est le 25 mai 1801, premier anniversaire de la bataille de Marengo, qu'il exposait son tableau représentant cette bataille, pour lequel Napoléon lui accorda une médaille d'or. Le tableau de Carle Vernot, sur le même sujet, est de 1804. Il y a dans ces compositions de l'invention et une grande richesse de détail, mais le dessin est faible et le coloris faux et criard. Le paysage est traité dans la manière de Valenciennes, dont M. Lejeune fut l'élève et l'admirateur. — Dans une des salles voisines sont exposés les deux plans pour l'achèvement des halles centrales. Celui de M. Horeau, qui consiste à le transporter sur le quai, continue à réunir les suffrages.

**BAS-RELIEF PAR M. AIMÉ MILLET.** Ce bas-relief, dont nous donnons la gravure, est placé sur la façade de l'École communale récemment construite par l'administration municipale, rue de Valenciennes, 109, il vient d'être terminé et découvert. La composition, que notre dessin nous dispense de décrire, a le mérite d'être naturellement explicative du but du monument auquel elle contribue à donner extérieurement son sens et sa valeur. Cette sobre sculpture est un exemple de la mission que ce genre de décoration artistique est appelé à remplir quand on l'emploie dans une juste mesure. Supprimez-la, et cette façade perd aussitôt sa signification. C'est celle d'une caserne, d'un hospice, aussi bien que d'une école. Quel que soit le mérite du plan de l'architecte, le public passera indifférent à côté de cet édifice. Le bas-relief est une sorte d'inscription facile à lire. Voici l'enfant de la salle d'asile, l'école primaire, l'école d'adulte, placés sous la tutelle de la ville. Quand à si peu de frais on peut donner son caractère extérieur à un monument, on aurait tort de se priver d'un tel avantage. L'économie serait ici mal entendue. L'architecte a eu le bon esprit de le comprendre. Il a appelé à lui le sculpteur pour mettre des figures à la place d'une stérile inscription, et le sculpteur a convenablement répondu à son appel dans une œuvre désintéressée. Il a oublié les routines académiques, a écarté les Grecs et les Romains nus ou en tunique, et, acceptant la blouse des faubourgs parisiens, a su être vrai sans être trivial.

**APPLICATION DE LA SCULPTURE AUX USAGES DOMESTIQUES.** — *Cheminée monumentale* par M. Otin. La sculpture est un art qui relève du gouvernement et du budget, qui s'adresse aux souverains et aux princes et se tient à distance



Tableau de Hobbema récemment acquis par le Musée du Louvre.

des particuliers, ou, si elle descend jusqu'à eux, c'est seulement en se faisant buste ou statuette. Aussi, comme elle ne songe pas à aller vers les particuliers, les particuliers pensent encore moins à aller vers elle, ce qui est préjudiciable aux intérêts de l'une et à l'agrément des autres. M. Otin a pensé qu'elle pouvait parfois descendre de sa chaise curule et venir modestement, mais sans déroger, s'asseoir au foyer domestique. Pourquoi dire éternellement de son bloc de marbre comme le statuaire de La Fontaine : « Il sera dieu ! » C'est-à-dire une de ces mille et une statues inutiles qui vont étaler ça et là leur ennuï anatomique dans quelque niche de palais ou sur quelque piédestal de jardin public, mais qui pourraient aller frapper aux portes de tous les riches hôtels sans en voir jamais une s'ouvrir pour les recevoir. A une époque peu artistique, comme la nôtre, où l'utile prime l'agréable, c'est un véritable service à rendre aux artistes de leur ouvrir quelque voie nouvelle pour communiquer avec le public. Qu'ils consentent à déposer un instant l'orgueil exclusif et les vastes pensées, et qu'ils cherchent à employer leurs œuvres pour la décoration des maisons de

riches particuliers, ils amèneront ceux-ci à un goût plus sévère et les détourneront d'un luxe de mauvais aloi et des colifichets auxquels ils sont habitués à sacrifier. La cheminée en marbre blanc dont M. Otin vient de terminer les élégantes sculptures est un heureux exemple de ce genre d'application possible aux usages domestiques. La composition en est simple, sobre et de bon goût, malgré la complication de l'idée phalanstérienne dont le programme était imposé au sculpteur. Cette cheminée est destinée à aller orner un des palais de Florence. Et c'est une chose digne de remarque que ce juste hommage accordé au talent de nos artistes par cette capitale artistique de l'Italie, dans laquelle Bartolini, le dernier représentant de la sculpture gracieuse de l'école de Canova, mourait il y a trois mois.

**VENTES.** — Les amateurs se sont portés avec ardeur aux différentes ventes d'objets d'art qui ont eu lieu. A la fin du mois de mars, une seconde vente faite par M. Diaz a été aussi bien accueillie que la première. Vers la même époque, on a vendu les derniers tableaux de la célèbre collection de Montpelier appartenant à M. de Montcalm, qui n'avaient pu être vendus à Londres. On y remarquait des Téniers, des Karel Dujardin, des Wouwermans et différents tableaux de peintres hollandais et flamands. Un tableau de Poussin, représentant la *Naissance de Bacchus*, a été vendu 17,300 fr. De l'autre côté de la Manche, les tableaux semblent cependant être disputés aussi vivement qu'ici aux enchères publiques. A la vente de la collection de feu Henri Arterria, qui vient d'avoir lieu à Londres, un portrait du ministre Gonzalves par Vandyck, a été adjugé 14,000 fr. au marquis de Lansdowne, qui a également acquis une toilette par Terburg 5,350 fr. Une chasse aux éperviers par Wouwermans a été payée 7,000 fr. par le marquis de Breadalbane; un Metzou de la collection Lafitte, 9,100 fr., et une pastorale de Boucher, 2,550 francs.

Chaque semaine ont lieu au Louvre des réceptions brillantes dont le directeur des musées nationaux fait les honneurs avec distinction. Elles ont pour théâtre les deux salles qui servaient autrefois d'atelier à M. de Forbin et à M. Granet, et qui ont été transformées en salons au moyen de tentures des Gobelins. Vendredi dernier, une foule d'artistes, et parmi eux M. Ingres, y assistaient, ainsi que plusieurs personnages appartenant à la diplomatie. Les équipages réunis sur la place du Musée et les croisées illuminées de cette façade toujours sombre et silencieuse avaient quelque chose d'insolite pour les habitants du quartier, habitués à l'obscurité normale de cette solitude.

A.-J. D.



Bas-relief décorant l'École communale du 11<sup>e</sup> arrondissement, rue de Valenciennes, sculpté sur pierre par M. Aimé Millet

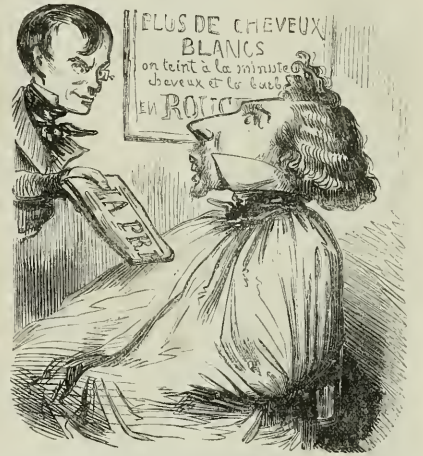
Faites-vous friser, ou vous rusera par-dessus le marché: — Caricatures par Stop.



Les choses pour ce qu'elles valent.



Je viens me faire friser pour avoir la Presse.



Au naturel ou en papillotes?



Rasé deux fois pour une.



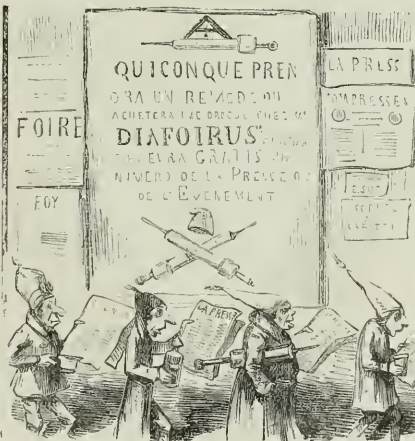
Mon tour est-il fait? — Voilà l'Événement. Le tour est fait.



Inoculation des doctrines socialises par les cheveux.



Parlez bas ou vous êtes mort! Lequel voulez-vous, l'Événement ou la Presse?



En temps de choléra.



En dépit de la police.





laire muni de cinq fils disposés comme le représente la figure 4, ou la figure 4 bis, qui n'est autre que la figure 4 tournée à angle droit. L'intervalle *ab* est double de l'intervalle *cd* et quintuple de l'intervalle *ef*. Lorsque l'on veut évaluer la distance d'un objet, il faut qu'un visant et objet on puisse comprendre entre les fils *a* et *b*, ou entre les fils *c* et *d*, ou enfin dans l'intervalle *ef*, une hauteur connue. Alors la distance cherchée contiendra autant de fois cent mètres que la hauteur comprise entre les fils *a* et *b* renferme de mètres, ou autant de fois deux cents mètres que l'on voit de mètres entre les fils *c* et *d*, ou enfin autant de fois cinq cents mètres que les fils *e* et *f* paraissent comprendre de mètres.

Dans une foule de circonstances, on connaît a priori une des dimensions d'un objet, de sorte que la distance résultera, presque sans calcul, d'une simple lecture faite avec la lunette. A la guerre, notamment, la taille moyenne du fantassin et du cavalier, et même les dimensions en hauteur de différentes parties du corps, caractérisées par l'équipement, varient assez peu pour qu'on puisse, avec une approximation suffisante, les considérer comme des échelles d'une graduation connue.

C'est d'après cette idée que M. Porro a fait graver la vignette que reproduit notre figure 5, et l'a fait coller sur l'enveloppe de sa lunette. Grâce aux subdivisions établies par cette vignette, on peut prendre pour terme de comparaison dans l'évaluation des distances, non pas seulement la hauteur totale du fantassin ou du cavalier, mais une partie quelconque choisie dans les détails, de manière qu'elle cadre exactement avec l'un des trois intervalles micrométriques dessinés par *ab*, *cd* et *ef* sur les figures 4 et 4 bis. Les chiffres placés à la gauche de la vignette de la figure 5 expriment les dimensions réelles de l'objet, et les chiffres à droite, les distances correspondantes mesurées, comme nous l'avons déjà dit, en mètres s'il s'agit d'un intervalle compris entre les fils *a* et *b*; en doubles mètres, si la mesure a été prise avec les fils *c* et *d*; en demi-décimètres, si l'intervalle est compris entre les fils *e* et *f*.

Les exemples suivants donnent une parfaite intelligence de la chose :

1° Dans l'intervalle des fils *a* et *b*, on a trouvé que le fil inférieur alignant les pieds du cheval, l'autre correspondant aux épaulettes du cavalier.

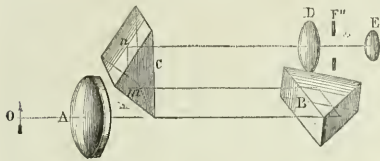


Figure 3. Marche des rayons lumineux à l'intérieur de la longue-vue-cornet.

La graduation à droite montre immédiatement que ce cavalier est à 220 mètres de l'observateur.

2° Le fil inférieur de l'intervalle *ef* coupant les genoux d'une ligne d'infanterie, l'autre fil touche les points des baïonnettes.

On voit toujours sur l'échelle de droite que la pointe des baïonnettes correspond à la distance 250, et la ligne du genou à la distance 50; différence 200. La distance est

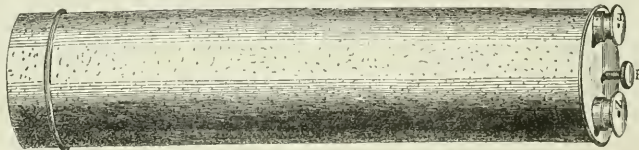


Figure 6. Longue-vue-cornet de jour et de nuit pour le service de la marine.

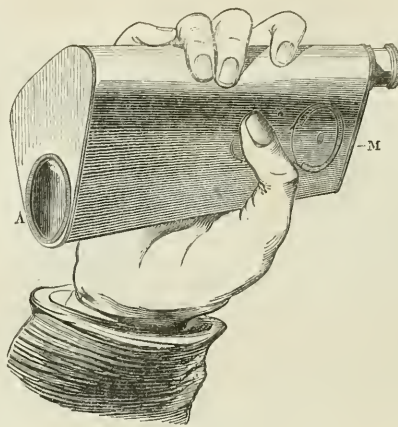


Figure 4. Longue-vue-cornet dans la main de l'observateur, qui la braque.

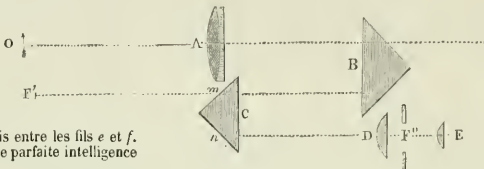


Figure 2. Réflexions totales qui permettent de réduire la longueur de la lunette.

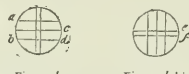


Figure 4. Figure 4 bis. Effet des cinq fils croisés dans l'intérieur de la lunette pour la mesure des distances.



Figure 5. Echelle de comparaison pour la mesure de distance.

Les abonnements  
à L'ILLUSTRATION  
qui expirent le 1<sup>er</sup> Mai doivent  
être renouvelés pour qu'il n'y ait point  
d'interruption dans l'envoi du Journal.  
s'adresser aux Libraires dans chaque  
ville, aux Directeurs des Postes et des  
Messageries, — ou envoyer franco un  
bon sur Paris, à l'ordre de  
A. LE CHEVALIER et C.  
rue Richelieu, N° 60.

A M. X. à Concarneau. — La Revue catholique de la jeunesse ressemble à l'Image, mais ce n'est point l'Image. Les directeurs de la Revue catholique de la jeunesse sont ceux qui dirigent la Bibliothèque nouvelle dont vous avez vu le prospectus, et dont vous approuvez la pensée en nous chargeant de porter à l'éditeur votre souscription.

M. A. T. à Castelnau. — Vous nous demandez, monsieur, ce qu'il faut penser de l'état de Paris en ce moment? Paris n'a jamais été plus tranquille. Il n'y a que les journaux et M. Carlier qui prétendent le contraire.

M. Q. B. à Berneuil. — Nous acceptons votre proposition. La collection de l'Illustration vous sera expédiée contre la remise du règlement aux termes proposés.

M. François V. à Paris. — La Table générale que nous faisons composer pour la première série de l'Illustration est un travail très-cassidable, et dont l'auteur n'a pu calculer exactement l'étendue. Mais ce travail avance, et nous sommes à la veille de le mettre sous presse. Vous recevrez votre table pour compléter votre quatorzième volume. Elle remplira, comme nous l'avons annoncé, environ 70 pages de l'Illustration, sur quatre colonnes en petit texte, et pas un fait, pas un nom propre, pas une gravure n'y seront omis. L'importance historique de l'Illustration se comprendra par ce complément, dont vous ferez bien de nous dire votre avis, ainsi que vous nous le promettez, monsieur.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C<sup>o</sup>, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOU GRÈVES,  
36, rue de Valenciennes.

**Rébus.**



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'ouvrier en général tend à la simarre et prétend l'acquiescer.